



ALI CRONIN

2 - UN BRUIT QUI COURT

**GIRL
HEART
BOY**

Extrait de la publication



2 - Un bruit qui court

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

GIRL HEART BOY
1 – Amour ne rime pas avec toujours

Retrouvez l'univers de *Girl Heart Boy* sur
www.facebook.com/girlheartboyfrance

ALI
CRONIN



2 - Un bruit qui court

Traduit de l'anglais
par Élodie Meste



Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Titre original :

GIRL HEART BOY : RUMOUR HAS IT

© Penguin Books Ltd, 2012
All rights reserved

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

Extrait de la publication

Pour Jon.

Prologue

— Six livres cinquante, dit le type grincheux au polo en polyester et au problème de lentilles.

Je lui donnai le montant précis, lui adressai un sourire radieux, le remerciai pour la qualité de son service et rejoignis les autres avec mon seau de pop-corn (un mélange sucré/salé, bien entendu) et mon gobelet de soda.

Donna – ma meilleure pote – et son cousin Marv faisaient la queue près des marches menant aux salles de cinéma. Ils discutaient avec trois garçons que je ne connaissais pas.

— Voilà les provisions ! lançai-je en posant le tout par terre. Désolée, je n'ai pris que trois pailles.

Je jetai un coup d'œil aux nouveaux venus. L'un d'eux, un mec très grand avec des cheveux sombres bouclés, qui portait un slim et une veste noire, répondit :

— On en est à partager des pailles. Quelle intimité.

Pas l'ombre d'un sourire. Bon, je connaissais mes limites. Pas la peine de perdre mon temps. Mais... dommage. Il était potable.

— Oh, désolé Ashley ! s'écria Marv. Aiden, Jamie, Dylan.

Il les désigna à tour de rôle pour m'indiquer qui était qui. Je supposai qu'ils étaient dans le même lycée, c'est-à-dire, pas le nôtre. Donna et moi allions à Woodside, Marv à Corlyns, de l'autre côté de Brighton.

Ils me saluèrent de la tête, sauf Dylan – celui qui avait fait le commentaire sur les pailles –, qui leva à peine les yeux.

Je les saluai en retour et nous nous dirigeâmes vers la salle numéro deux pour visionner deux heures de fantômes, de sang et de sexe.

Merci petit Jésus pour les fausses cartes d'identité, même si la Bible n'en parle certainement pas.

— Eh bien, c'était nul, commenta Marv alors que nous sortions du cinéma.

— Tu rigoles ? J'ai eu trop peur, répondis-je en croisant les bras pour me réchauffer.

Il y avait eu un problème de ventilation dans la salle et il faisait très froid à l'extérieur. Heureusement que je portais mon duffle-coat.

— Oh, mon Dieu, le passage avec l'œil dans le miroir, renchérit Donna en se tenant la gorge.

— Ouais, mais honnêtement, on a déjà vu ça plein de fois, intervint Aiden.

Ou Jamie. Je ne me rappelais pas lequel était lequel.

— J'ai bien aimé, contra Dylan en sortant une écharpe fine de sa poche arrière et en l'attachant autour de son cou. L'intérêt des films d'horreur, c'est les clichés.

Son foulard était décoré de petits crânes et d'os entrecroisés.

Je haussai les épaules.

— Je peux voir un œil sortir de son orbite un million de fois, ça ne m'empêchera pas de me faire pipi dessus à chaque fois !

Marv rit.

— Ne regarde pas les *Saw*, alors !

— Oh, c'est déjà fait. (Je me tapotai le côté du nez.) J'ai mis des couches.

Oh... tiens ? Mais oui, je crois que même Dylan sourit.

Donna pencha la tête sur le côté.

— Ah, Ashley, tu es si distinguée.

Je souris et fis une révérence. Pas facile avec des bottes cloutées et le jean le plus serré que l'humanité ait jamais connu. Au moins, aucune chance de dévoiler quelque partie intime de mon anatomie, puisque le tissu était tellement tendu qu'il ne moulait rien. Et quand bien même, tant pis.

Bref, nous marchâmes un moment en discutant de nos moments gores de films d'horreur préférés. Puis nous nous demandâmes pourquoi nous avions reconnu l'actrice qui était la première à se faire tuer (réponse : elle jouait dans *Les Voisins*) avant d'être effrayés par le fait que tant de boutiques aient accroché si tôt leurs décorations de Noël. Ce qui nous amena à...

— Au fait, notre ami Ollie est déjà en train d'organiser une fête de Noël, dit Donna. (Elle se tourna vers Marv.) Celui qui avait organisé la soirée feu de camp.

Il hocha la tête.

— Ouais, c'était une super fête.

— Venez si vous voulez, proposai-je. Plus on est de fous plus on rit, tout ça.

Je jetai un coup d'œil à Dylan. Ce n'était pas ma faute : mes yeux m'y avaient obligée. Cette idée ne le répugnait pas, mais il ne semblait pas non plus particulièrement emballé. Marv lança un regard interrogateur à Jamie, Aiden et Dylan, qui durent répondre par un message télépathico-testostéronien, parce que Marv répondit :

— OK, pourquoi pas.

Et c'est ainsi que tout a commencé, mais peut-être pas de la façon que vous imaginez. *Grattage du menton avec un air mystérieux*

1

Je n'allais quasiment jamais dans la salle commune des terminale. Il y avait trop de bruit et ça sentait bizarre, comme un relent de pieds et de sandwiches sous film plastique, mais le thé y était gratuit, alors j'y traînais quand j'étais fauchée. Et je l'étais vraiment, depuis que ma mère ne me versait plus de salaire pour travailler dans sa boutique snob de robes de mariée. Crise économique, etc. Il n'y avait aucun point positif dans cette stupide histoire, puisque je continuais à y bosser. Je n'étais juste pas payée. Est-ce que j'étais bête ? Sûrement, oui.

— Alors, Dylan... attaqua Donna.

Je la regardai ouvrir la bouche en écarquillant ses yeux levés vers le plafond alors qu'elle mettait ses lentilles.

— D'aaaaccord, voilà pourquoi tu as failli trébucher sur un chien en venant ici, dis-je en évitant la question.

Donna cilla plusieurs fois et se frotta le coin des paupières.

— Ouais, OK, j'ai eu une panne de réveil. Et je ne sors jamais avec mes lunettes.

— Pourtant, tu es très mignonne avec.

Elle me considéra d'un air sceptique.

— Mais bien sûr.

— Oups, la bouilloire siffle.

Je me dirigeai vers le plan de travail bancal et attrapai deux tasses dans un placard. Elles étaient ébréchées et souillées de taches de thé vieilles de plusieurs mois, ce qui, vu l'endroit, correspondait à propres comme un sou neuf. Après avoir déposé un sachet dans chacune, y avoir versé du lait (sur le point de tourner mais, encore une fois, ça aurait pu être pire), et avoir touillé avant d'essorer les sachets et de les mettre à la poubelle, je revins m'asseoir sur ma chaise rêche mais confortable, prête à analyser Dylan. Même s'il n'y avait pas grand-chose à analyser.

— Ouais. Potable, dis-je avec désinvolture en me rappelant ses longues jambes et ses cheveux épais. (Je ne me sentais pas vraiment désinvolté.) Si seulement il n'avait pas tant jacassé... impossible de placer un mot.

Donna éclata de rire.

— Je sais ! Il était bizarre, non ? Marv dit qu'il est juste timide.

Ainsi, Donna avait parlé de Dylan à son cousin. Est-ce qu'elle l'aimait bien ? Je me souvins brièvement de ses yeux verts, et repoussai aussitôt cette image.

— Mais il te plaît, hein ?

Don but une gorgée de thé d'un air suffisant. Elle me connaissait comme si elle m'avait faite.

Je haussai les épaules.

— Trop bien pour moi, bébé, c'est comme si je craquais pour Robert Pattinson... (Je marquai une pause.) Euh, et toi ? Il te plaît ?

En général, nous n'aimons pas le même genre de mecs, mais on ne sait jamais.

Elle plissa le nez.

— Non, tu connais ma règle concernant les cardigans.

— Il n'avait pas de cardigan ! protestai-je même si, personnellement, j'aime les mecs avec un cardigan un peu trop grand.

Si vous voulez mon avis, c'est un vêtement qui va au-delà des préjugés, porté par un garçon. Bien entendu, c'est évident que pour ça, il faut une bonne dose de second degré.

Qu'on se le dise : les mecs qui portent des cardigans sont bons au lit.

Donna renifla de mépris.

— Oh que si ! Sous sa veste. (Elle secoua la tête.) Pas mon genre... Mais carrément le tien...

Elle chantonna ces trois derniers mots.

Je souris.

— Comme je l'ai déjà dit : il est trop bien pour moi.

C'était déprimant, vraiment. Tout le week-end suivant la soirée au cinéma, j'avais pensé à lui. Alors que je regardais la télé, que j'étais sur les toilettes ou que j'essayais de dormir, il était là, nonchalamment adossé au mur de mon esprit, habillé d'un jean skinny, les jambes croisées. Enfin, ce n'était pas tout ce qu'il faisait. Et il était souvent nu.

Bref.

— Ne fais pas ta chochette, dit Donna. Tu peux avoir qui tu veux. Tu as eu la majorité des garçons de cette école, par exemple.

Elle me lança un sourire enjôleur. Garce.

— Va te faire, répondis-je gaiement. De toute façon, il y a un gigantesque fossé entre eux... et lui. Il est canon.

Don posa sa main sur mon genou et pencha la tête avec sérieux.

— Tout comme toi, Ashley. Tout comme toi.

Je repoussai sa main. Très drôle.

— C'est Sasha, qui est belle, affirmai-je en terminant mon thé tandis que la sonnerie annonçant la prochaine heure de cours résonnait.

— Hmm.

Donna pouvait lever les yeux au ciel autant qu'elle le voulait, mais les faits parlaient d'eux-mêmes. Ma grande sœur parfaite était magnifique comparée à mon apparence moyenne, gentille quand j'étais méchante et douce en opposition à mon côté maléfique. C'est la vie¹, malheureusement.

1. En français dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Bref, Marv a dit qu'ils venaient tous à la soirée d'Ollie, continua Donna en s'arrêtant devant la porte avant de tourner à gauche pour se diriger vers son cours de théâtre, tandis que je bifurquais à droite pour rejoindre le mien, sur les médias. On ne sait jamais...

Oui, on ne sait jamais... mais généralement, on peut avoir de gros doutes. Je chassai Dylan de mon esprit et passai les deux heures suivantes à suivre mon cours sur les médias.

Nous devons faire un bref documentaire. J'adorais ça. Genre, j'aimais vraiment. Et, sans vouloir trop me la jouer, il y avait une chance que ça change ma vie. Contrairement à la plupart des autres, je n'avais pas encore envoyé ma demande d'inscription à l'université. Donna voulait être actrice ; Cass ferait du droit à Cambridge, entre autres ; Sarah étudierait l'histoire de l'art ; Ollie adorait la musique ; Jack avait choisi un cursus sport et science... ce qui nous laissait en retrait, Rich et moi. Je ne pensais pas que Rich avait la moindre idée de ce qu'il voulait faire dans la vie ; quant à moi, je ne le savais que depuis quelque temps. Alors j'avais décidé que je n'irais pas à l'université. Pas encore, en tout cas. Ça me semblait un peu ridicule de dépenser tout cet argent à faire quelque chose qui ne m'intéressait pas juste pour avoir un diplôme. Cela choquait et consternait Maman et Sasha, bien sûr¹, mais c'était ma vie. Et, de toute façon, ça avait payé : j'avais trouvé quelque chose qui me passionnait vraiment. J'avais effectué des recherches et décidé de postuler pour étudier la réalisation de films à Southampton, Bournemouth, Falmouth et East Anglia. Pour l'instant, personne ne le savait, et cela resterait secret jusqu'à ce que je sois acceptée. Et j'avais besoin de ce documentaire pour compléter ma demande.

1. En français dans le texte.

J'avais décidé de mettre en avant les gens qui avaient vécu une expérience de mort imminente. Ce sujet était cher à mon cœur qui, Dieu merci, battait toujours, même si j'avais failli me noyer dans la mer durant les dernières vacances, à Devon. (C'est une longue histoire.) Je me disais que choisir ce sujet pourrait mettre un terme aux cauchemars que je faisais. Et ça marchait plus ou moins. Car, évidemment, Dylan avait envahi mes rêves durant les deux dernières nuits, pour mon plus grand plaisir.

J'avais déjà trouvé quelques articles dans les journaux du coin et des magazines pourris, cachés entre des sujets aussi stupides que « Je me suis fait botoxer les aisselles » ou « Mon mari est fan de fromage ». Une ou deux d'entre elles étaient vraies. Lire ces expériences me fit prendre conscience de l'aspect ennuyeux de la mienne. J'avais arrêté de respirer, puis j'avais recommencé, voilà. C'était tout. Entre le moment où j'étais entrée dans l'eau et celui où je m'étais réveillée à l'hôpital, il n'y avait qu'un blanc. C'était comme si moins d'une seconde s'était écoulée entre les deux événements. Mais les autres avaient vu des lumières, flotté au-dessus de leur corps, perdu toute peur de la mort, etc. J'aimerais bien avoir vécu tout ça.

J'étais plongée dans une histoire sur le site Internet du journal local, celle d'une vieille dame dont la maison avait été bombardée lorsqu'elle était petite, pendant la Seconde Guerre mondiale, quand quelqu'un poussa mon bureau.

— Hé ! m'écriai-je, prête à m'énerver.

C'était juste Sam. Il ne m'aimait pas, mais ça n'avait pas toujours été le cas. Nous avions couché ensemble, une fois, à une soirée. Honnêtement, je n'aurais jamais fait ça si j'avais pensé une seule seconde qu'il était vraiment amoureux de moi. Et si j'ai ri quand il me l'a annoncé, c'est parce que j'étais persuadée qu'il plaisantait. Bref, deux ans plus tard, il ne pouvait pas me regarder sans grimacer. Je lui adressai un sourire amical, mais il n'y répondit pas et s'installa à son bureau, un livre de *Donjons et Dragons* sous le bras. Hmm... sexy.

Par contre, Dylan...

Et zut. Je n'avais rien d'autre à perdre que ma dignité, et j'y avais renoncé depuis longtemps. Je jetai un coup d'œil rapide autour de moi pour vérifier que Matt, notre prof, n'était pas dans les parages, puis je me connectai à Facebook. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que nous ne puissions plus y accéder à l'école, mais en attendant, nous étions libres de nous épanouir socialement autant que nous le voulions. Mais aller sur ce site pendant les cours, en revanche, était strictement interdit. La punition consistait à ne plus avoir accès à Internet. Alors je fus furtive, trouvai rapidement Dylan parmi les amis de Marv et lui envoyai une demande. S'il l'acceptait avant que je rentre à la maison, je lui enverrais un message.

Mais d'abord, je devais tenir le reste de la journée. Avant la fin du cours, j'avais eu juste assez de temps pour envoyer un e-mail à l'éditrice du journal pour faire passer un message à la vieille dame. Je lui avais demandé si elle accepterait de me laisser l'interviewer sur son expérience. Je me rendis ensuite à la cantine pour déjeuner et, comme d'habitude, Donna, Ollie, Jack, Sarah, Cass et Rich étaient installés à la quatrième table en partant de la gauche au milieu de la salle. Je ne sais pas pourquoi ni comment nous avons choisi celle-là – ou même quand –, mais les rares fois où quelqu'un d'autre y était assis nous mettaient mal à l'aise comme si, en entrant dans notre chambre, nous découvrions un inconnu dans notre lit. Et pas le genre d'inconnu qu'on rêve d'y trouver.

— Tu apportes toujours ton déjeuner maison ? demanda Cass gentiment en observant mon sandwich fromage et cornichons assemblé à la va-vite, ramolli par une matinée passée dans mon sac.

Elle n'achetait pas à manger à la cantine, elle non plus, mais c'est parce qu'elle s'arrêtait en route pour acheter son habituel suédois poulet-salade sans trop de mayonnaise à quatre livres. Elle affirme qu'elle n'aime pas le pain dégoûtant de l'école, et je la comprends. Mais quatre livres ?

Je hochai la tête et pris une bouchée du pain humide et du fromage suintant. Bref, c'était mangeable. Et Cass n'avait pas besoin d'avoir pitié de moi. Maman avait toujours la maison et la boutique. Nous n'étions pas encore ruinées.

— Alors, il paraît que tu as passé un bon week-end, dit Sarah en me regardant avec effronterie de derrière l'emballage de son jus de fruits. Dylan, c'est ça ?

Je lançai un regard noir à Donna, qui haussa les épaules sans culpabiliser une seule seconde.

— Quoi ? Je ne savais pas que c'était secret.

Que quoi était secret ? Mon Dieu, il suffisait d'avouer son attirance pour un garçon pour que l'interrogatoire commence.

— Il n'y a rien à raconter, répondis-je à Sarah. Il n'est pas pour moi.

Elle secoua la tête.

— Ash, je ne doute pas une seconde que tu pourrais avoir qui tu veux... Je n'ai jamais vu un seul garçon qui ne t'apprécie pas.

— Arrête ! crachai-je.

— C'est vrai, renchérit Ollie sérieusement. Je te prendrais ici et maintenant si c'était possible, socialement parlant.

— Tu prendrais n'importe qui ici et maintenant si c'était possible socialement parlant, rétorquai-je. Sans vouloir te vexer.

Il hochai la tête.

— C'est pas faux.

— Sérieusement, Ash, renchérit Rich, occupé à examiner le bouton qu'il avait au menton à l'aide du miroir de poche de Donna. Il te plaît vraiment ?

Je lançai mon sandwich sur la table en feignant l'indignation, et ses bords se ratatinèrent immédiatement, comme un cadavre de poisson (ceux du sandwich, pas de l'indignation).

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je. Normalement, vous n'êtes pas aussi intéressés par mes histoires de cœur.

— C'est parce que, normalement, tu as déjà couché avec le type, répondit Jack. Là, c'est nouveau.

Quel effronté... Je tenais à préciser que ce n'était pas vrai. Mais tout ce que je trouvai à répondre fut :

— Ouais, eh bien lui ne m'aime pas spécialement. Voilà.

Dylan, Dylan, Dylan. Si mes amis n'en avaient pas fait tout un foin, j'aurais pu le chasser de mon esprit. Mais ces idiots avaient réussi à faire en sorte qu'il s'y installe pour de bon, alors le temps que je rentre chez moi, je n'en pouvais plus d'attendre pour me connecter à Facebook.

Je claquai la porte d'entrée et courus sans enlever mon manteau vers la pièce à l'autre bout de la maison où, assise le dos droit et sereine face à notre ordinateur, se tenait ma sœur Sasha.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lâchai-je. Tu n'es pas au travail ?

Des questions légitimes. Elle ne vivait plus ici, après tout. Et elle devait posséder un ordinateur portable, un iPad, un iPhone ou un autre objet brillant permettant d'accéder à Internet. La « maison luxueuse » qu'elle partageait avec son « conjoint » (beurk) Toby dans le Kent, avec ses petits « articles de toilette pour invités » dans la « suite pour amis », ses canapés classe et les œuvres d'« art » encadrées et suspendues avec goût, était bourrée de ces trucs. La technologie suintait de ses murs en briques rouges. Le wi-fi filait, invisible, depuis pas moins de trois petits boîtiers clinquants installés proprement au bureau du rez-de-chaussée, au salon et au garage. Au garage, putain !

— Oh, salut, Ashley, dit Sasha en pivotant sur sa chaise, un sourire sur les lèvres. Je suis de repos aujourd'hui. J'ai enfin convaincu Maman de faire ses courses en ligne, alors je l'inscris sur le site Ocado, puisqu'ils vendent des produits Waitrose. (Elle se replongea sur son écran.) C'est de loin la meilleure marque, question éthique et qualité.

OK. Vraiment passionnant. Si, à l'âge de vingt-quatre ans, j'en étais moi aussi à discuter supermarchés, je préférerais mourir maintenant.

— Bon, tu en as pour longtemps ? J'ai besoin de l'ordinateur.

— Un quart d'heure environ ? répondit-elle. Je te dirai quand j'aurai terminé.

Je fis une grimace dans son dos et retournai à la cuisine pour attraper de quoi grignoter. Le lundi n'était pas un jour de nocturne à la boutique, mais Maman ne serait pas là avant six heures, heure à laquelle nous mangerions de la pizza. Le rituel du lundi soir. Avant de monter dans ma chambre, je passai ma tête dans le salon, où ma petite sœur Frankie regardait la télé. La plupart des enfants de douze ans seraient plantés devant une série américaine pour ados pourrie, ou Disney Channel, ou quelque chose comme ça, mais elle était assise dans la position du lotus devant le DVD de yoga de Maman.

— Ça va, Franks ?

Elle leva un doigt pour me demander de patienter, puis plaça les extrémités de son pouce et de son majeur l'une contre l'autre et ramena ses mains devant elle, comme la maigrichonne en body à l'écran. Elle respira profondément et chanta un long « Ommmm », puis se tourna vers moi ; avec sa chemise d'école de seconde main et sa jupe plissée bleu marine, elle ne ressemblait pas à une adepte du yoga.

Je haussai un sourcil.

— C'était bien ?

— Oui, génial, sauf que ça fait péter.

Elle me regarda sans ciller – ma folle de sœur regardait tout le monde comme ça – et j'éclatai de rire.

— Maman dit que ça arrive tout le temps pendant son cours de yoga, me rabroua-t-elle.

— Ça ne m'étonne pas, Frankinette. Tu as passé une bonne journée ?

Elle se remit face à l'écran.

— Ça allait. Mme Baines a dit que j'avais un talent rare pour imiter les gens.

— Qui est-ce que tu imitais ?

Elle se remit dans la position du lotus.

— Mme Baines.

Évidemment. Je tournai les talons, m'arrêtai et dis :

— Tu sais pourquoi Sasha est ici ? Ça ne peut pas être juste pour faire les courses sur Internet.

Frankie grogna impatientement.

— J'sais pas. Peut-être qu'elle s'est disputée avec Toby.

Elle mit le DVD en pause.

Intéressant, mais je ne pensais pas que ça soit ça. Toby et Sasha étaient dégoûtants, ils se faisaient des petits bisous, s'appelaient « chérie » et « mon cœur ». Je laissai Frankie à ses « Omm » et allai dans ma chambre pour me changer.

Ah, ma chambre. Sasha me l'avait laissée quand elle avait quitté la maison pour l'université. C'était le meilleur cadeau qu'elle m'ait jamais fait, et de loin. J'avais passé tout un semestre à la transformer. J'avais arraché sa tapisserie Laura Ashley et avais peint toute la pièce en violet, sauf le parquet sombre. Puis j'avais entouré mon lit de quelques mètres d'un tissu à motifs géométriques psychédélics des années 1960, trouvé à Oxfam. J'avais acheté des stores en bois chez Ikéa et les avais installés à la place des horribles rideaux à fleurs de Sasha. Pour finir, j'avais accroché mon poster géant de Kurt Cobain sur le mur. Je n'avais rien pu faire pour l'immonde armoire imitation bois – je n'avais pas les moyens d'en acheter une autre –, alors je l'avais déplacée à côté de la porte, où on ne pouvait pas la voir en entrant. Qui aurait cru que j'étais si créative ? Ma chambre était telle que je l'avais imaginée et je l'adorais. C'était mon espace à moi. J'avais même posé un verrou sur la porte, tout en haut, pour que l'on ne puisse pas le voir, même si Maman l'avait remarqué tout de suite, avec son radar impressionnant. Je lui avais promis de ne jamais le tirer la nuit, non madame, alors elle me laissait le garder.

Bien entendu, je l'avais fermé, mais elle ne l'avait jamais su.

Comme d'habitude, la première chose que je fis en entrant fut d'allumer mon lecteur de CD ; je fermai ensuite le store et allumai ma lampe de chevet. (Je n'utilisais jamais le plafonnier, je préférais garder certaines choses dans l'ombre. Profond, pas vrai ?) Puis j'ôtai mes vêtements et enfilai un legging et un sweat gigantesque. J'étais soulagée. Je venais de me poser sur mon lit pour regarder dans le vide quelques minutes quand Sasha frappa à la porte et passa la tête dans ma chambre.

— L'ordinateur est libre, Ashy, couina-t-elle.

Notez bien que je déteste que l'on m'appelle comme ça. Je sautai du lit et la suivis hors de la pièce.

— Tu t'en vas, alors ? demandai-je.

Elle secoua la tête, faisant rebondir sa queue de cheval blonde.

— J'ai apporté du poulet pour le dîner. Je pensais que Maman aurait besoin d'une pause, tu vois ? Quelque chose me dit que personne ne l'aide quand je ne suis pas là.

Je tirai la langue dans son dos.

— Ah oui. Désolée de te décevoir, mais le lundi, on mange de la pizza. Et c'est le goûter, pas le dîner.

Elle haussa les épaules.

— Goûter, dîner, c'est pareil. Et ça ne te tuera pas de manger un repas maison un lundi.

— Ce que je veux dire, dis-je en serrant les dents, c'est que Maman n'a pas besoin d'une pause, parce qu'on passe un coup de fil pour commander une pizza. Ce n'est pas vraiment compliqué.

— Si tu le dis, chantonna Sasha en descendant l'escalier sans bruit, ses ongles parfaitement manucurés effleurant la rampe.

Je lui montrai les dents alors qu'elle se rendait à la cuisine pour faire sa bonne action de la journée en fille idéale, puis je courus vers l'ordinateur. J'appuyai sur une touche pour redonner vie à l'écran et me connectai rapidement sur

Facebook. Mon estomac fit un petit bond lorsque je vis que Dylan avait accepté ma demande. Hourra ! J'écrivis rapidement un message. Enfin, quand je dis « rapidement »... Je passai dix minutes à me prendre la tête sur la tournure idéale, qui lui ferait penser que je l'avais écrit en quelques secondes. J'optai pour :

« Salut ! C'était sympa de te rencontrer l'autre soir. Les détails de la soirée de Noël : c'est le samedi 3 décembre à la cabane de football sur Bishops Lane. Je crois que les scouts se réunissent là, eux aussi, si ça t'intéresse.

Bye bye,
Ashley »

Oh, que mes entrailles s'apaisent. Ça ferait l'affaire. Je fermai les yeux et envoyai le message avant de pouvoir changer d'avis. Un coup d'œil au profil de Dylan m'apprit qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. Pas de statuts ou de messages à proprement parler. Je n'aimais pas l'idée de tout révéler sur Facebook. C'était sympa de voir que quelqu'un d'autre avait le même avis. Je regardai tout de même ses informations, juste pour voir, et faillis éclater de rire en voyant ses groupes, films et séries télé favoris : c'était en gros un miroir de mon profil. Un hétéro (avant que vous ne pensiez le contraire, je tiens à signaler que j'en suis sûre, parce que Donna a demandé à Marv) qui a le courage de dire qu'il aime *Le Magicien d'Oz* mérite le respect ; et je ne connaissais personne d'autre qui adorait les débats politiques autant que moi (il était comme Jeremy Kyle¹, avec un cerveau).

Tout en souriant, j'ouvris un autre onglet et regardai mes e-mails. L'éditrice du journal m'avait aussi répondu. Regardez comme je suis populaire. Elle me disait que son assistante avait pu joindre la vieille dame, qui serait ravie que je la contacte. Voilà un résultat ! Bon, ne jamais

1. Présentateur télé anglais qui anime un talk-show populaire.

remettre à demain, carpe diem, tout ça. Je pris mon téléphone et composai le numéro.

— Bonsoir, Bridget Harper à l'appareil.

Elle avait vraiment l'accent le plus BCBG que j'aie jamais entendu. Elle aurait pu rivaliser avec la reine en personne.

Je m'éclaircis la gorge.

— Euh, bonsoir, je m'appelle Ashley. Je crois que l'éditrice de...

Mais elle m'interrompt.

— Mais oui. Vous voudriez m'interviewer pour un projet scolaire.

Ouah, elle était directe. Elle devait avoir environ quatre-vingt-dix ans, mais à sa voix, on ne lui en aurait pas donné plus de soixante.

— Oui, si vous êtes d'accord.

— Bien entendu. Cela m'apportera un vent de fraîcheur. Les programmes télévisés de la journée ne sont pas vraiment distrayants.

Hilarant. Nous convînmes que j'irais chez elle (« Je suppose que vous n'êtes pas une psychopathe, ma petite ? ») après l'école dans deux jours, puis je raccrochai rapidement puisque je venais de recevoir – ding – une réponse de Dylan.

Hmm... Est-ce qu'il était enthousiaste ou juste efficace ? J'ouvris le message, mon cœur faisant des loopings.

« J'y serai ! Dylan x »

Et voici, mes amis¹, ce qui définit un bonheur éphémère. Souriant comme une idiote avec des papillons dans le ventre, j'envoyai un SMS à Donna :

« Devine qui vient de m'envoyer un message sur FB !! »

Fidèle à elle-même, elle m'appela approximativement 2,8 secondes plus tard.

— Je t'avais dit qu'il t'aimait bien.

1. En français dans le texte.



Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 25 août 2013

Dépôt légal août 2013
EAN 9782290082058
L21EDDN000382N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion